

Table des matières

Chapitre 1	5
Chapitre 2	15
Chapitre 3	19
Chapitre 4	31
Chapitre 5	37
Chapitre 6	47
Chapitre 7	53
Chapitre 8	59
Chapitre 9	67
Chapitre 10	79
Chapitre 11	87
Chapitre 12	95
Chapitre 13	103
Chapitre 14	115
Chapitre 15	125
Chapitre 16	133
Chapitre 17	147

CHAPITRE 1

Jonathan se trouve entouré d'une montagne de foin. Dehors, de gros nuages noirs s'amoncellent au-dessus de la ferme et donnent à l'intérieur de la grange une allure ténébreuse. La journée a été lourde. «Le jour le plus chaud de l'année,» avait déclaré oncle Fred à midi.

Maintenant, il fait encore plus chaud.

Jonathan entrouvre ses lèvres desséchées, avale sa salive, respire l'air poussiéreux. Il étouffe. De nouveau il avale sa salive, éternue, puis s'appuie désespérément sur sa fourche.

Il n'a pas la vue sur les champs, mais il sait parfaitement ce qui s'y passe. Il entend le ronflement du tracteur qui ramène un plein chargement des champs, et le bruit métallique de la mâchoire d'acier du monte-charge. Willie, son cousin, âgé de quinze ans, le fait justement redescendre. La voix sèche du garçon qui ordonne rudement à la vieille jument, Iris, d'avancer, parvient jusqu'à lui. Jonathan entend les lourdes cordes et les poulies grincer sous le poids du foin, ainsi que le martèlement des sabots du cheval. Il entend le chargement cogner contre les murs extérieurs et les poutres craquer au-dessus de sa tête.

L'entrée de la grange s'assombrit tandis qu'on s'efforce de faire pénétrer cette nouvelle charge, et il se trouve plongé dans l'obscurité complète pour un instant. Une fois que le foin a passé la porte, la lumière du jour brille à nouveau. Lorsque le chargement arrive à destination, Jonathan crie «OK!», et le foin se déverse à ses pieds.

La voix de son cousin lui parvient d'en bas:

– Alors, tu as enfin compris, petit citadin!

Péniblement, Jonathan s'attaque à cette nouvelle montagne; il pousse, soulève, entasse le foin dans un coin du fenil.

Sept heures auparavant, le travail lui avait paru plutôt facile. A présent, il lui semble impossible de continuer.

Déjà le monte-charge redescend. Jonathan passe sa main recouverte d'ampoules sur son front pour essuyer la transpiration.

Peine perdue! Les gouttes de sueur coulent, lui piquent les yeux, dégoulinent le long de ses joues, apportant un goût salé sur ses lèvres.

Son pantalon et sa chemise sont trempés. Tous ces petits brins de paille le démangent à tel point que son corps en est tout endolori.

En bas, les pinces prennent un nouveau chargement.

– Tire, crie Willie à Iris.

La jument avance d'un pas ferme et mesuré: «clip clop, clip clop».

Quand va-t-on finir? Combien de temps pourra-t-il encore tenir? Jonathan cherche à reprendre son souffle, mais le chargement suivant se balance déjà au-dessus de sa tête.

– OK! crie-t-il.

Willie tire brusquement sur la corde reliée aux pinces d'acier. Celles-ci s'ouvrent d'un coup. Le foin s'écrase aux pieds de Jonathan.

Il jette un coup d'œil par la porte du fenil: les nuages semblent s'être accrochés au sommet des collines. Se détachant de cet arrière-plan de masses noires, des éclairs déchirent le ciel, suivis de coups de tonnerre.

Le champ s'étend sur la droite. Oncle Fred, un homme grand et fort, ramasse le foin à pleine fourche et le lance sur le char où Nancy, la cousine de Jonathan, le met en place.

Jonathan se demande comment une fille de quatorze ans peut fournir un tel travail. Toute la journée elle a paru fraîche. Sa jupe en jean et son chemisier rouge paraissent encore tout propres. Ses longs cheveux blonds rassemblés en un petit chignon derrière la nuque ne sont pas décoiffés. Il n'y a aucun doute: son énergie montre clairement qu'elle jouit de cette course de vitesse contre l'orage.

Tante Lucie conduit l'un des tracteurs. Le rire chaleureux de cette femme aimable et maternelle arrive parfois jusqu'à Jonathan.

Au-dessous de lui, il entend le ronflement de l'autre tracteur traînant derrière lui le char qui va être rechargé. Un homme qu'il n'a pas encore rencontré est installé au volant.

Il s'agit de se dépêcher. Le foin doit être rentré avant qu'éclate l'orage.

Une pensée ne cesse de resurgir dans l'esprit de Jonathan. «Pourquoi est-ce que je me tue à rentrer leur foin? Qu'il se mouille! Qu'est-ce que cela peut faire? Je ne suis rien qu'un esclave, un prisonnier.» Il marmonne ces mots entre ses lèvres desséchées par la poussière.

Mais, malgré ses sentiments de révolte, il continue à travailler et à entasser le foin dans les coins du fenil.

Il aurait tout donné pour pouvoir s'allonger et dormir pendant des jours.

– Dépêche-toi, maman, dépêche-toi! crie Willie. J'ai senti une goutte.

La grange est presque pleine. Jonathan s'attaque à un nouveau tas, le déplace, puis se redresse brusquement. Il se cogne la tête contre un chevron et se retrouve sur les genoux. Au-dessous de lui, les vaches s'entortillent dans leurs attaches. Quelque part, un chat miaule pour réclamer son repas. Au loin dans le verger, un rouge-gorge lance un air gai comme un défi à l'orage qui s'approche. Rien ni

personne ne paraît se préoccuper du garçon fatigué, poussiéreux, en prise au désespoir.

La fourche entre les mains, toujours à genoux, Jonathan lutte pour respirer. Les éclairs illuminent le ciel, le tonnerre gronde au-dessus de la ferme.

– Il arrive! hurle Willie.

Le monte-charge apporte un nouveau chargement. Jonathan ne bouge pas.

– Alors, c'est bon, petit citadin? appelle Willie.

Jonathan lève la tête indifféremment.

– Vas-y! répond-il d'une voix rauque.

Le foin s'écrase sur lui. Il est pris sous la masse. En se débattant des pieds et des mains, il réussit finalement à se libérer, mais sa fourche a disparu.

– Bouge ce foin, espèce de citadin! crie Willie, furieux, depuis en bas. – Ça sort du fenil! Je ne peux plus en rentrer si tu n'enlèves pas ce tas, petit citadin!

Refoulant sa colère, Jonathan redouble d'ardeur; il pousse avec les mains, avec les épaules, avec les jambes, jusqu'à ce que la montagne bascule.

Une nouvelle charge arrive, puis une autre, et encore une autre.

Jonathan ne sait plus ce qu'il fait. Sa fatigue se transforme en malaise. De nouveau la voix de Willie lui parvient. «J'ai senti une goutte! L'orage arrive!»

La lumière aveuglante d'un éclair illumine la grange, suivie immédiatement d'un coup de tonnerre; puis la pluie se met à tomber.

Les poulies grincent, les poutres craquent. Il commence juste à faire nuit lorsque le dernier chargement, le plus gros, passe la porte.

Les travailleurs dehors poussent une acclamation. Jonathan entend Nancy s'exclamer:

– On y est arrivé!

– Qu'il vienne cet orage! lance Willie d'un ton aigu.

Les voix se noient dans le bruit d'un nouveau coup de tonnerre. La pluie se met à tambouriner de toutes ses forces sur le toit de tôle maintenant que l'orage se déchaîne.

Jonathan se laisse tomber mollement sur le dernier tas. Les brins de foin lui caressent le visage. Il entend le bruit des pas sur le plancher en bas, et les gais bavardages, mais lui est seul. Il ne fait pas partie de leur cercle.

– On y est finalement arrivé! dit oncle Fred.

– Eh! petit citadin, appelle Willie, serais-tu mort et enterré dans un cimetière de foin?

Le ton est toujours sarcastique. En fait, il l'a été toute la journée, mais maintenant, cela fait encore plus mal. Jonathan ne bouge pas. Il ne répond pas un mot. Il aurait voulu bouger. Il aurait voulu donner un bon coup de tête dans l'estomac de Willie. Il aurait voulu répondre par des paroles cruelles et blessantes, mais à quoi bon?

De nouveau la voix de Willie se fait entendre:

– Petit citadin! petit citadin!

L'échelle conduisant à la grange craque sous le poids de Willie. Jonathan ne veut pas être découvert effondré sur son tas de foin. Il réussit à se mettre sur ses pieds et se traîne en direction de l'échelle.

La tête de Willie apparaît. Ses cheveux couleur paille sont tout ébouriffés. Des oreilles disproportionnées lui donnent l'apparence d'une cruche d'où sortirait une touffe d'herbe jaune.

– As-tu besoin d'aide, petit citadin?

– Non, répond sèchement Jonathan.

Ses jambes flageolantes le portent à peine; il parvient cependant à descendre l'échelle. Comment? il serait bien incapable de le dire; il est d'ailleurs trop fatigué pour s'en soucier.

Arrivé en bas, il voit Nancy et sa mère enfiler leurs imperméables et courir vers la vieille ferme blanche située quelque cent mètres plus loin. Il jette un coup d'œil autour de lui et aperçoit l'inconnu assis sur la mangeoire à côté d'oncle Fred.

– Jonathan, ta mère ne te reconnaîtrait plus! s'exclame oncle Fred en le regardant.

Willie se met à rire.

– C'est sans doute la première journée de travail honnête qu'il ait jamais accomplie! remarque-t-il d'un ton railleur en appuyant lourdement sur le mot «honnête».

Jonathan sent la colère s'embraser en lui. Ses doigts endoloris se contractent pour former le poing, puis se relâchent désespérément. «A quoi bon?»

Se tournant vers l'inconnu, oncle Fred dit:

– Ralph, tu n'as pas encore eu l'occasion de faire la connaissance de mon neveu. C'est le fils de ma sœur, dont je t'ai parlé. Il s'appelle Jonathan Hart. Il vient de Philadelphie. Jonathan, voici notre voisin, Ralph Paulet.

– B'jour, marmonne Jonathan.

Sans un mot, M. Paulet dévisage Jonathan avec une curiosité évidente.

«Il est au courant,» constate Jonathan. «Il sait tout ce qui me concerne. Tout le monde sait tout sur moi, mais ce qu'ils savent n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai! Peu m'importe ce qu'ils disent, ce n'est pas vrai!»

Il voudrait crier ces mots. Il voudrait les imprimer dans la tête de chacun. Cependant, au lieu de le faire, il se laisse glisser par terre dans un coin sombre contre un harnais.

Personne ne le croit. Non, personne!

La semaine dernière, personne ne l'avait cru non plus. Le policier qui montait la garde près de la station d'essence ne l'avait pas cru. «Ne bouge pas, gamin,» avait-il crié en

brandissant la lumière aveuglante de sa torche dans les yeux de Jonathan. «Je t'ai pris la main dans le sac!»

En un rien de temps, il lui avait mis les menottes aux poignets, et Jonathan s'était retrouvé prisonnier.

Plus tard, à la gendarmerie, le chef ne l'avait pas cru non plus. Et ensuite, sa mère et son père étaient arrivés avec Marie, sa sœur. Peut-être qu'eux l'avaient cru?

Le jour suivant, il est sûr que le juge ne l'avait pas cru.

– Jonathan Hart, nous voulons entendre toute l'histoire, avait-il dit.

– Je n'ai rien fait.

– Ecoute, jeune homme, je veux t'aider. Raconte-moi tout ce qui s'est passé.

– Je n'ai rien fait! s'était écrié Jonathan en prise au désespoir.

– Tu as été pris en flagrant délit, sur le lieu même, à la station d'essence.

– Je sais! Je sais! Mais je n'ai pas pris l'argent!

Le juge s'était montré inflexible.

– Quelqu'un a cassé la vitre de la station d'essence. Regarde tes mains, couvertes d'égratignures et de coupures. Il manque 200 francs dans la caisse.

– Je sais, avait sangloté Jonathan, mais ce n'est pas moi. La voix du juge s'était adoucie.

– Où as-tu caché l'argent, Jonathan? Ne comprends-tu pas que je cherche à t'aider? Il vaudrait beaucoup mieux pour toi que tu me dises la vérité et que tu rendes l'argent.

– Je n'ai rien fait, avait-il gémi.

Le juge avait fait une pause. La question suivante avait pris Jonathan par surprise.

– Etais-tu avec les garçons qui ont fait le coup?

Avant d'avoir eu le temps de réaliser ce qu'il disait, il avait lâché:

– Oui.

– Donne-moi alors les noms de ces garçons, avait ordonné le juge d'une voix cinglante.

Jonathan avait baissé la tête. Il avait honte des larmes qui roulaient le long de ses joues, mais il ne pouvait pas les retenir. Finalement, il avait murmuré :

– Non, je ne peux pas les donner.

– Pourquoi pas ? avait demandé le juge sèchement.

Jonathan n'avait pas répondu. Il aurait voulu parler, il aurait voulu expliquer pourquoi il s'était trouvé à la station d'essence. Il aurait voulu prouver son innocence, mais il n'avait pas pu. Non seulement il avait eu peur de répondre, mais il avait aussi le cœur trop serré pour le faire.

Le juge s'était reculé dans son fauteuil.

– Ainsi, tu avoues avoir été avec les garçons qui ont cambriolé la station ?

– Oui, monsieur.

– Tu te trouvais, de ton propre aveu, sur les lieux du vol, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Tu étais donc complice. Cela fait de toi un voleur !

– Peut-être bien, avait répondu Jonathan, qui ne se souciait plus de rien.

– Si tu étais avec les voleurs, tu mérites d'être puni, n'est-ce pas d'accord ? Tu es aussi coupable qu'eux. Et puisque tu ne veux pas donner leurs noms, tu vas devoir recevoir leur punition. N'est-ce pas juste ?

– Peut-être bien.

Mais ce n'était pas juste – absolument pas ! Toutefois, à quoi bon essayer d'expliquer si on ne peut pas dénoncer les responsables ?

Le juge s'était ensuite adressé à ses parents.

– C'est la première infraction commise par Jonathan. Je

ne sais pas qui d'autre est impliqué dans cette affaire. Cependant nous n'avons pas pu trouver l'argent volé, bien que nous ayons fouillé votre fils minutieusement. S'ils étaient plusieurs, les autres l'ont sans doute emporté. L'aveu de Jonathan qu'il était avec eux établit sa culpabilité. Plutôt que de le condamner à une maison de correction, je vais relâcher votre fils. Je suggère pour lui un changement complet d'environnement, M. et Mme Hart. Si vous me promettez de l'envoyer dans une ferme ou quelque part à la campagne, il peut partir avec vous maintenant. Pendant ce temps, nous allons continuer l'enquête.

Sur le chemin du retour, Jonathan s'était recroquevillé sur le siège arrière de la voiture. Son père avait essayé de lui faire dire les noms des autres garçons. Jonathan aurait voulu parler, mais il ne pouvait pas.

Sa mère avait alors déclaré:

– Je vais téléphoner à oncle Fred et tante Lucie, et leur demander s'ils seraient d'accord de t'accueillir à la ferme pour l'été. Tu auras Willie pour jouer avec toi, et là-bas, tu n'auras pas l'occasion de faire des bêtises. Peut-être qu'en automne nous pourrions déménager dans un autre quartier et te reprendre à la maison.

Jonathan avait continué à regarder fixement par la fenêtre de la voiture. La rue était bordée d'immeubles branlants. Trois fillettes jouaient à la marelle sur le trottoir. Une bande de copains se livrait à une partie de hockey sur la chaussée; ils ne s'étaient mis au bord qu'après le quatrième coup de klaxon de M. Hart. Du linge suspendu à une ficelle séchait entre deux bâtiments dans la chaleur suffocante du plein été.

Jonathan avait toujours détesté la ville, mais maintenant, il la détestait encore davantage. Tout petit déjà, il rêvait d'habiter à la campagne; pourtant le séjour prévu à la